

Voisé, Waldemar

Machiavel et Guichardin ou la naissance de l'historisme moderne

Organon 7, 147-176

1970

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



Waldemar Voisé (Pologne)

MACHIAVEL ET GUICHARDIN OU LA NAISSANCE DE L'HISTORISME MODERNE

Pendant de longues années, les écrits des auteurs antiques dérobaient à la vue des lecteurs de la Renaissance la vision de la réalité environnante et, longtemps encore, la connaissance des érudits consistait à se rendre maître du plus grand nombre d'exemples empruntés à l'histoire antique.

C'est seulement rarement que la naissante historiographie moderne¹ — concernant l'histoire des états, des villes ou des nations (*historiae*), les annales, les mémoires (*commentarii*) et les biographies (*vitae*) — s'intéressait au rôle et à la structure de différents groupes sociaux. Plus fréquentes étaient les informations sur le sort des régimes politiques et des systèmes juridiques, codifications, etc. Toutes ces informations étaient noyées dans un flux de descriptions détaillées des événements advenus à la cour des souverains et des grands seigneurs, de l'histoire des guerres, des traités conclus ou rompus, etc.

L'historien — ou toujours plutôt chroniqueur — s'efforçait d'écrire de toutes choses ne sachant pas encore classer les faits d'après leur importance. Les chroniqueurs assuraient les lecteurs, comme c'était de coutume, que l'oeuvre présentée sert, avant tout, à la glorification des héros et de leurs exploits et à l'immortalisation des vertus chevaleresques.

Il advenait donc souvent que les événements importants de l'histoire de la cour, d'une cité, d'une université ou d'un État étaient traités non seulement de même que l'apparition d'une comète — ce qui s'explique encore par les croyances astrologiques — mais aussi l'apparition d'un loup aux portes de Florence (Villani), ou l'importation d'un éléphant et d'un tigre (Corio).

¹ P. Joachimsen, *Geschichtsauffassung und Geschichtsschreibung in Deutschland unter dem Einfluss des Humanismus*, 1^e partie, Leipzig, 1910; E. Fueter, *Geschichte der neueren Historiographie*, Munich et Berlin, 1936; J. W. Thompson, *A History of Historical Writing*, New York, 1942; W. K. Ferguson, *The Renaissance in Historical Thought*, Boston, 1943.

Malgré cela, on peut déjà percevoir les premières manifestations d'intérêt porté aux faits sociaux. Ce trait nouveau caractéristique est encore rare chez les érudits, mais devient, toutefois, de plus en plus fréquent. Il prépare le fond aux considérations plus profondes à ce sujet qu'on peut remarquer déjà au tournant du XV^e et XVI^e siècles quoiqu'une telle attitude se soit fait jour plus tôt.

Déjà, un humaniste bien connu, Colucio Salutati, groupait, dans ses relations, les événements historiques dans une sorte de systèmes pragmatiques liés réciproquement entre eux². La pensée historique se perfectionne ensuite grâce à la compréhension de l'importance des sources³. Celles-ci commencent à prendre une valeur de plus en plus grande dans toute oeuvre historique.

Prévalaient, toutefois, les matériaux puisés de seconde main. La cause de cet état de choses était, surtout l'empirisme livresque: on puisait les informations concernant la réalité avant tout dans des livres. Aussi crainte jouait un grand rôle devant les conséquences de noter les événements souvent «scabreux» vus de ses propres yeux, donc une répulsion à se mêler de questions qui, à cause de leur actualité, pouvaient être éliminées du champ de vue de l'historien, c'est à dire, tout simplement, passées sous silence. Machiavel s'exprime sincèrement à ce sujet dans l'introduction à son *Histoire de Florence*: Je pense qu'il est impossible de décrire les événements contemporains (*le cose de tempi suoi*) sans offenser plusieurs personnes; de même Bodin constatait que c'est plutôt rare que quelqu'un prenne le risque de publier l'histoire vraie des temps vécus n'exposant pas son propre nom ni offensant les autres⁴. Bacon, par contre, ne voulant pas risquer sa carrière en présentant la vérité, interrompit son travail sur l'histoire du règne d'Henri VIII, tandis qu'il décrit jusqu'à la fin la vie de son prédécesseur. Quant à la description détaillée du règne d'Élisabeth, il constate tout bonnement que cela dépasse ses possibilités⁵.

Tout ce qui a été dit ne signifie pas qu'il manquait d'oeuvres historiques concernant la contemporanéité de ces temps. Elles étaient écrites surtout par nombre d'historiens engagés dans la politique courante. On peut citer, comme exemples, les gros volumes de *l'Historia sui temporis* de Jacob de Thou (Thuanus) qui, lié au parti des politiques, écrivait l'histoire de France, commençant à la mort de François I jusqu'à l'assas-

² A. von Martin, *Coluccio Salutati und humanistisches Lebensideal*, Leipzig, 1916, p. 267.

³ W. Kaegi, *Chronica Mundi. Grundformen der Geschichtsschreibung seit dem Mittelalter*, Einsiedeln, 1954, p. 45. Trente ans après la mort de Machiavel, les Jésuites l'ont brûlé in effigie à Ingolstadt (1557) et le Concile de Trente mit ses oeuvres à l'index — J. R. Charbonnel, *La pensée italienne au XVI^e siècle et le courant libertain*, Paris, 1919, p. 195.

⁴ «... de peur de tenir le nom ou d'outrager la réputation d'anciens» *La Méthode* ... (IV), p. 33.

⁵ *The Moral and Historical Works of Lord Bacon*, Londres, 1877, p. 492.

sinat d'Henri IV, prenant pour modèle les oeuvres de Tite-Live, Paul Jove et Guichardin.

D'après l'opinion de Lucien Fèbvre, aux historiens de ces temps manquait surtout la connaissance d'un aperçu général sur l'histoire de l'humanité⁶. Pourtant, il est difficile de partager son avis sans aucune réserve. Il est vrai que l'histoire était pour eux souvent un cycle de périodes qui se succédaient (siècle d'or, d'argent, de fer, etc.) ou le résultat de tel ou autre cours de corps célestes ou, tout simplement, d'un jeu de forces accidentel. Cependant, comme nous allons le voir, plus d'un esprit éminent de cette époque parvenait à une conception générale et, en quelque sorte, indépendante de l'histoire des États et des sociétés, et se basait sur une évaluation pénétrante de la réalité.

Il faut souligner que cette évaluation était souvent liée avec un sens critique aigu envers ses prédécesseurs. C'est ainsi que concevaient leur devoir Beatus Rhenanus et ses successeurs et, surtout, Vadianus. L'historien allemand Joachimsen constate, par exemple, que Rhenanus considérait, d'une manière critique, l'évolution des institutions des anciens Germains (connus jusqu'ici des oeuvres de Tacite) et ses continuateurs étaient des historiens particulièrement attentifs à saisir la contemporanéité (*Erfassung der Gegenwart*).

Ce trait caractérisait surtout les historiens italiens du XVI^e siècle. Bien que les historiens d'autres nations aient joué un rôle plus modeste dans ce domaine, eux aussi méritent l'attention, car ce ne sont pas seulement les sommités qui décident du progrès de la connaissance humaine.

FLORENCE ET L'ITALIE: TABLEAU DES TRANSFORMATIONS SOCIALES, POLITIQUES ET CULTURELLES

Si l'Italie tient la première place dans l'histoire du développement des sciences sociales contemporaines, c'est Florence qui participe particulièrement à la formation de ces sciences. Déjà les *Chroniques florentines* des trois Villani (Giovanni, son frère Matteo et son fils Philippe) contiennent des matériaux intéressants, concernant non seulement le régime politique de la cité, mais aussi les conditions sociales et économiques de la vie de ses habitants.

Au début de ces *Chroniques*, apparaît le peuple (*popolo di Firenze*) et l'auteur emploie ce terme en même temps que celui de Florentins (*i Fiorentini*). D'abord, traité par le chroniqueur comme une totalité unifiée, ce peuple devient de plus en plus hétérogène lorsque l'auteur décrit les bouleversements sociaux; nous voyons, d'une part, le *popolo minuto* ou *secundo popolo* et un autre groupe de la population citadine,

⁶ L. Febvre, *Le problème de l'incroyance ou XVI^e siècle*, Paris 1968, p. 392.

les nobles (*nobili* ou *grandi*) d'autre part. Nous observons cette différenciation surtout là, où il parle des mouvements sociaux de caractère démocratique qui, du reste, n'attirent pas sa sympathie. Il fait aussi des remarques sur les conditions monétaires existantes, par exemple, sur la question d'une nouvelle monnaie et la valeur d'autres moyens de paiement, etc.⁷ A cette occasion, il note différentes calamités élémentaires: tremblement de terre, inondation, récolte mauvaise, etc.; il donne des détails sur les prix de différentes marchandises. C'est de ses *Chroniques* que nous apprenons, par exemple, que, après des pluies torrentielles dans les années 1345 - 1346, le prix de la viande monta de cinq fois⁸.

Les remarques les plus intéressantes sont à trouver dans les chapitres, où le chroniqueur nous présente l'état, l'importance et la magnificence de la commune florentine⁹. Fier de sa ville natale, l'auteur y donne des chiffres concernant le nombre d'habitants, des gens aptes à porter les armes, du patriciat et du bas peuple (*secondo popolo*), le nombre d'étrangers, d'écoliers, de moines, d'hôpitaux, de corporations, en ajoutant aussi des détails concernant le régime des autorités citadines, etc.

Ce sont surtout Giovanni et Matteo Villani qui aiment les chiffres et l'analyse de la vie économique de Florence. Ainsi, Giovanni nous fait une relation adéquate sur le budget de la cité en 1343, en esquissant un schème du système fiscal, etc. Tous les deux notaient aussi leurs réflexions sur le rapport entre les crises économiques, les changements du régime et les mouvements populaires¹⁰.

Tout cela est présenté dans une langue imprégnée de style médiéval quoique le texte ait été corrigé par Coluccio Salutati; aussi la manière de poser les problèmes est, pour la plupart, primitive. Les mêmes traits caractéristiques se manifestent dans d'autres chroniques ultérieures. Gino Capponi, auteur de *l'Histoire de la République florentine*, décrivant en détails la révolte des *ciompi*¹¹, a esquissé d'une façon analogue les rapports entre les *magiori cittadini* et la masse des citoyens (*plebe*), les conditions existant dans les corporations citadines, etc.

Dans plusieurs chroniques de ce temps nous pouvons trouver des symptômes d'un certain intérêt des auteurs porté à la vie sociale de leur milieu. Ainsi, Bernardino Corio décrivait non seulement les guerres, les alliances et les rapports qui existaient à la cour, mais aussi — quoique rarement — il prenait en considération la structure sociale de Milan, sa

⁷ Par ex. chapitre XII, éd. Triest, 1857, p. 53 et 97.

⁸ Chapitre XII, p. 73.

⁹ «... grandezza e stato e magnificenza del comune di Firenze», surtout chap. XI, p. 94.

¹⁰ E. Gebhart, *Les historiens florentins de la Renaissance et les commencements de l'économie politique et sociale*, Paris, 1875, p. 14 et s.

¹¹ *Storia della Repubblica di Firenze*, éd. Florence, 1888. La description du *tumulto de'ciompi* dans le 1^{er} chap. du livre IV, t. II.

ville natale, donnant une liste nominative de l'Université de Pavie, etc. Il notait aussi les informations concernant les personnages éminents qui s'arrêtaient dans sa ville et non seulement, comme c'était de règle, les princes ou les chefs des armées, mais aussi les savants et les humanistes ¹².

Entre les biographies écrites, alors et ensuite, ce fut surtout Paul Jove (1433 - 1552) qui a vulgarisé, en Italie, le genre de la biographie; grâce aussi à ses conseils, Vasari écrivit les vies de ses plusieurs éminents compatriotes, Au nombre des plus intéressants biographes, nous devons citer ici, avant tout, le nom de Vespasiano de Bisticci. De même que les chroniques des Villani, son oeuvre apparaît au tournant de deux époques. Aux reliquats du passé appartient le système hiérarchique concernant les personnages décrits: les ecclésiastiques prennent les devants, ensuite viennent les personnes laïques et les hommes de lettres sont toujours devancés par les politiques (même de deuxième ordre). Vespasiano s'enthousiasme d'oeuvres de moindre valeur, par exemple, du panégyrique de Filelfe (*Sforzias*) et passe sous silence ou mentionne seulement des oeuvres dont la valeur est beaucoup plus grande.

Cependant, sa biographie complète, pour ainsi dire, le peu de connaissance que nous avons de la vie culturelle de ces temps, mentionnée seulement en marge par d'autres auteurs. C'est l'intérêt porté aux problèmes du climat culturel et des rapports intellectuels de l'époque qui attirait son attention. C'est ainsi que nous trouvons, dans ses biographies des informations sur les questions qui intéressaient les éminents personnages sur leur milieu, leurs rapports scientifiques ou artistiques, etc. Nombre de matériaux intéressants sont à trouver chez lui dans la description du complément de la bibliothèque par les Strozzi, par exemple. Ce qui nous surprend, ce sont ses remarques concernant la capacité des personnages éminents de l'époque d'organiser leur temps. Chaque fois que Vespasiano veut accentuer l'activité particulièrement fructueuse d'un de ses héros, il souligne toujours qu'il avait la capacité de bien planifier ses travaux dans le laps du temps dont il disposait: *assiduità di sapere compartire il tempo*. C'est ainsi qu'il parle de Pandolfini, de Pazzi, de Manetti, d'Acciajuoli. Manetti — comme nous lisons — blâme les gens paresseux qui perdent leur temps inutilement ¹³. C'est ainsi qu'en impo-

¹² *L'istoria di Milano volgarmente scritta* (première édition en 1503). Du même temps, à peu près, proviennent les oeuvres de Matteo Bandello qui a parfaitement rendu l'atmosphère de Milan, ville plus grande alors que Paris et Londres. A. Durengues a publié un article à ce sujet: «*La société milanaise d'après Bandello au temps de la Renaissance*» *Revue du Seizième Siècle*, Paris, 1931, t. XVIII, pp. 223-230.

¹³ *Vite di uomini illustri del secolo XV a cura di P. d'Ancona*, éd. H. Aeschli-mann, Milan, 1951, p. 260 et 263. Confr. A. von Martin, *Das Kulturbild des Quattrocento nach den Viten des Vespasiano da Bisticci*, Münster, 1925.

sait à l'auteur l'assiduité de Donato Acciajuoli que signalait aussi un autre biographe, Angiolo Segni ¹⁴.

Bisticci nous donne une information intéressante confirmant l'opinion que les gens d'alors se rendaient compte de l'insuffisance de la connaissance théorique lorsque celle-ci ne sert pas aux besoins du jour. Dans la biographie de Donato Acciajuoli, l'auteur souligne le fait que celui-ci visait à se rendre maître des connaissances pratiques ¹⁵ et que cela seulement lui a permis de mettre à profit ses possibilités créatrices. Il n'y a aucun doute qu'il y avait beaucoup de stylisation dans ces récits, ce qui devient évident à la lumière des rapports des biographes-mêmes avec les personnes décrites dans les *Vies*. Mais cette stylisation est justement le trait caractéristique de ces temps.

L'oeuvre de Bisticci reste jusqu'à nos jours une source d'informations sur la vie culturelle et intellectuelle de son milieu. Ne citant pas ici les travaux sur l'Académie platonienne de Florence, il faut ajouter encore que della Torre, écrivain du commencement de notre siècle et auteur d'une monographie estimée à ce sujet ¹⁶, puise beaucoup à l'oeuvre de Bisticci.

La lecture de ces chroniques, annuaires et biographies confirme le fait que presque tous les auteurs donnent des renseignements concernant la vie sociale de leur milieu seulement alors lorsque le train de cette vie éprouvait des perturbations. Corio, par exemple, indifférent, d'ordinaire à ces questions, mentionnant l'expulsion des moines du couvent de St. Ambroise de Milan, parle d'une marche du peuple vers le château de l'archevêque ¹⁷. Bisticci écrit seulement au sujet des plus éminents personnages de l'époque; les esprits moins éminents ne l'intéressent guère.

Bien d'années se sont écoulées, avant que les écrivains eussent appris à voir avec rigueur non seulement les faits qui leur paraissent «mobiles» et se jetant à l'oeil, mais qu'ils se fussent rendus compte de la complexité de la vie sociale à laquelle leur activité-même était mêlée.

Toutefois, comme le remarque W. Goetz ¹⁸, depuis le XIII^e siècle s'accroît, de plus en plus nettement, la personnalité des auteurs et celle des gens qu'ils décrivent, ainsi que le coup d'oeil critique sur l'oeuvre des prédécesseurs. C'est seulement le XVI^e siècle qui apportera des changements importants dans l'attitude traditionnelle des historiens. Cette attitude est liée à la disparition successive d'une attitude moralisatrice et à la naissance d'éléments rationnels dans le processus de l'observation. Ces écrivains donnent, presque toujours, leur opinion sur leur milieu après une analyse plus ou moins profonde de tous ses aspects. Ils envi-

¹⁴ *Vita di Donato Acciajuoli*, éd. T. Tonelli, Florence, 1841.

¹⁵ «Volendo Donato oltre alla dottrina et eloquenza acquistare della pratica delle cose del mondo...», cité ci-dessus p. 332.

¹⁶ *Storia dell'Accademia Platonica di Firenze*, Florence, 1902.

¹⁷ *L'istoria di Milano...*, p. 341.

¹⁸ *Op. cit.*, p. 9 et s.

sagent la connaissance de l'état réel comme base indispensable de leurs considérations sur l'efficacité des moyens qui mènent à une transformation du milieu.

Ces questions fondamentales sont liées à deux noms: ceux de Machiavel et de Guichardin; mais, il ne faut pas oublier que le précurseur de ce nouveau courant était leur ami à tous les deux: Francesco Vettori.

Vettori exemplifiait la thèse que tous États sont, à vrai dire, des tyrannies, sur un matériel vu de ses propres yeux¹⁹. Guichardin tire ensuite une conclusion toute semblable en délibérant, dans ses *Ricordi* sur les moyens d'arriver au pouvoir des empereurs et des princes régnants dans les nombreuses villes italiennes. Il trouve que tous les souverains sont des usurpateurs et qu'il n'y a pas de pouvoir qui soit doté d'un droit légitime pour exercer la domination: «io non conosco alcuna dominazione che sia legittima». Cette conformité d'opinions des plus éminents écrivains florentins dans une question de principe — la question du pouvoir — est très caractéristique surtout de Vettori, ainsi que de ses successeurs qui se basaient sur les expériences propres et leurs observations, partout où c'était possible. Là où les relations étaient de seconde main, c'est-à-dire basées sur les opinions d'autrui Vettori le marque nettement et souligne que cela lui était raconté par un témoin digne de foi (*uomo degno di fede*)²⁰. Sa narration aboutit à 1526. La peste étant éclatée à Florence, l'historien quitta la ville et ne put observer la suite des événements pour en donner aux lecteurs une relation authentique²¹.

Vettori choisit ses exemples pour démontrer que les gens ne valent pas beaucoup et celui qui veut comprendre l'essence des luttes sociales et politiques doit se défaire de ses illusions et regarder son entourage d'un regard lucide, c'est-à-dire en se rendant compte du conflit constant d'égoïsmes, de la passion de dominer et du soin porté uniquement à ses affaires. A son avis — comme l'écrit Albertini²² — la politique est une lutte constante pour des intérêts différents, menée à l'aide de tous les moyens accessibles pour conquérir le pouvoir. Sa critique visait non seulement le régime républicain, mais aussi le pouvoir princier. Toute forme d'État, disait Vettori, n'est que la domination de la minorité sur la majorité, et la liberté ne peut exister, peut-être, que dans un régime utopique tel que le décrivait Platon ou More. La réali-

¹⁹ «E per venire agli esempi, e monstrare che, a parlare libero, tutti i governi sono tirannici...» etc.; ici, il analyse aussi d'abord de régime en France et à Venise et ensuite seulement de l'antique Rome, etc. *Sommario della Storia d'Italia dal 1511 al 1527* — éd. A. Reumont, *Archivio Storico Italiano*, Florence 1848, t. VI, Appendice, p. 293.

²⁰ Par exemple, l'invasion de la Hongrie par les Turcs, comme ci-dessus p. 371.

²¹ Comme ci-dessus p. 382 (c'est la dernière phrase de son oeuvre).

²² *Das florentinische Staatsbewusstsein im Uebergang von der Republik zum Prinzipat*, Bern, 1955, p. 248.

sation de la liberté — comme l'écrit Albertini²³ en parlant de Vettori — n'est pas possible à l'intérieur d'une réalité politique caractérisée toujours par des luttes de groupes et de classes.

Penser que Vettori savait systématiser ses idées, serait une méprise. Au contraire: le contenu de ses opinions est une reconstruction de fragments épars dans tout le livre et non liés entre eux. En outre, ces fragments constituent seulement une partie minime du matériel, conçu comme chronique (année par année) où prévalent les descriptions des guerres, de batailles, d'alliances entre les princes régnants, etc. Et c'est seulement la tendance de l'oeuvre, peu débrouillée encore dans sa forme, qui rappelle les oeuvres beaucoup plus mûres de Machiavel ou de Guichardin quoique, eux aussi, ne soient pas toujours parvenus à une pleine conséquence dans la systématisation du matériel.

Machiavel fut, pendant de longues années et pour beaucoup de gens, auteur d'un seul livre c'est-à-dire du *Prince*. L'imposante popularité de ce livre ne lui rendit pas un bon service. Son nom devint le synonyme d'une politique qui, pour atteindre un but, sanctifie l'adaptation de tous les moyens possibles. Le machiavélisme devint un épouvante infailible en présence du jeu politique de ceux qui voulaient conquérir le pouvoir ou le maintenir.

Le *Prince* fit une carrière non seulement dans la politique, mais dans l'histoire des sciences sociales aussi. Le résultat de nombreux efforts de générations entières fut une innombrable quantité d'ouvrages consacrés à cette petite oeuvre fascinante de Machiavel. C'est seulement depuis peu qu'apparurent des ouvrages consacrés à l'ensemble de l'oeuvre de cet auteur²⁴. Tous ces travaux soulignent, en premier lieu, que la valeur essentielle des écrits de Machiavel consiste dans l'enchaînement du point de vue historique avec le point de vue politique²⁵ et que sa méthode est basée, en principe, sur l'induction²⁶, ce qui permet de voir la différence entre ses oeuvres historiques, par exemple *Discorsi*, et le *Prince* dont la

²³ Comme ci-dessus p. 253.

²⁴ Ne prenant pas en considération beaucoup d'histoires de doctrines politiques, mérite notre attention, avant tout, le travail éminent, quoique discutable sous certains points de vue de E. W. Mayer, *Machiavellis Geschichtsauffassung und sein Begriff Virtù*, München, 1912. Dernièrement, R. Ridolfi a élaboré une biographie profondément documentée: *Vita di Nicolò Machiavelli* (II^e éd.), Rome, 1954, et le livre déjà cité de Rodolphe von Albertini, *Das florentinische Staatsbewusstsein* (compte rendu: A. Renaudet dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XIX; 1957, pp. 514 — 521).

²⁵ Sur ce fait, déjà L. Olschki attirait notre attention (*op. cit.*, t. II, p. 30) ainsi que E. Fueter (*op. cit.*, p. 66). Ce dernier accentuait plutôt les éléments politiques, rappelant que Machiavel écrivait aussi comme «*statista*». Les traits caractéristiques basés sur ces deux facteurs présente H. Gmelin dans son livre *Personendarstellung bei den florentinischen Geschichtsschreiber des Renaissance*, Leipzig 1927, p. 29 et s. Ces liens souligne dernièrement W. Kaegi, *Chronica Mundi...*, éd. déjà citée p. 40 et s.

²⁶ H. Butterfield, *The Statecraft of Machiavelli*, Londres 1940, «he tries to arrive from the observation of facts to general rules».

construction est plutôt traditionnelle²⁷. Malgré la diversité d'interprétations du système du grand Florentin²⁸ — ces recherches conduisent à éclaircir différents aspects de ses oeuvres et, en même temps, démontrent que le registre des problèmes liés à l'oeuvre de Machiavel n'est pas encore épuisé. Il s'agirait ici, principalement, d'élargir l'aspect des éléments essentiels de la science sur la société et l'État dans ses oeuvres historiques. De ses opinions politiques il sera question plus loin.

Il faudrait donc rappeler que, pour ses contemporains, Machiavel était, avant tout, un historien, ce que confirme, entre autres l'inscription sous le portrait de Machiavel (se trouvant aujourd'hui, dans le palais Doria à Rome), fait par Angiolo Bronzino (1503 - 1572): *Nicolaus Machiavellus — Historiarum Scriptor*.

Le rapport de Machiavel envers l'héritage de ses prédécesseurs était nettement négatif. Il les critiquait tous sévèrement et à fond, à l'exception d'un seul — de Léonardo Bruni, éminent humaniste et successeur de Salutati au poste de chancelier de Florence. Ce n'était pas par hasard. Machiavel développait le même problème essentiel que Bruni qui aperçut le premier la dépendance de la puissance de Florence de la disposition des forces sur la péninsule. L'idée de créer une armée nationale (*milizia nazionale*) — développée ensuite par Machiavel — comme facteur garantissant la puissance militaire de sa ville natale, était liée étroitement à l'analyse scientifique du passé. Bruni considérait la vie publique comme but de l'existence humaine — ce que H. Baron nous a présenté d'une manière détaillée²⁹. De ses recherches sur l'Antiquité, il déduit une directive pour le présent et pour l'avenir: seule l'indépendance politique de Florence peut assurer à cette cité la durabilité de sa primauté culturelle et la préserver du rôle secondaire de province. Pour les citoyens de Florence, accoutumés à lier le développement culturel de la ville avec sa situation économique et politique³⁰, cela signifiait le début d'un problème sur le dénouement duquel allaient, dans l'avenir, se

²⁷ F. Gilbert, «The Composition and Structure of Machiavelli's Discorsi», *Journal of the History of Ideas*, 1953, t. XIV, N° 1, p. 154 et s.

²⁸ Je pense à deux livres dont le premier fut écrit par A. Gramsci, *Note sul Machiavelli, sulla politica e sullo Stato moderno*, Turin, 1953; l'auteur du second livre est L. Strauss, *Thoughts on Machiavelli*, Glence (Ill.), 1958. La conception «révisionniste» de Gramsci — à ce qu'on peut juger des fragments de considérations écrites en prison — tend à une explication sociologique de la genèse du machiavelisme et à le priver du démonisme qu'on lui attribuait traditionnellement. L'analyse de Strauss prend la voie de la conception traditionnelle et tâche de l'examiner dans la lumière de l'alternative c'est-à-dire de l'autimachiavélisme. Il semble évident que L. Strauss ne connaît pas le livre de Gramsci car autrement il est difficile de s'imaginer la cause l'absence de polémique à ce sujet.

²⁹ Il en parlait, avant tout, dans ses livres suivants: *Das Erwachen des historischen Denkens im Humanismus des Quattrocento* (*Historische Zeitschrift*, München, 1933, t. 147, p. 11 et s.); *Humanistic and Political Literature in Florence and Venice at the Beginning of the Quattrocento* (Cambridge, 1955) et *The Crisis of the Early Italian Renaissance. Civic Humanism and Republican Liberty in Age of Classicism and Tyranny*, t. I - II, Princeton, 1955, t. p. 49 et s.; I, p. 374 et s. et t. II, p. 443 et s.

³⁰ H. Baron, comme ci-dessus.

creuser la tête les plus éminents esprits: comment concilier la primauté de Florence avec l'union de toute l'Italie où la tradition assignait à Rome le rôle de capitale.

La liaison étroite des problèmes politiques avec l'intérêt porté à la science était à la base des écrits historiques de Machiavel avec son *Histoire de Florence* et les *Considérations sur les premiers dix livres de Tite-Live*³¹ en tête. Dans cette dernière oeuvre Machiavel traite les pensées de Tite-Live comme un point de départ à ses conceptions propres sur la comparaison de l'époque antique à la contemporanéité.

L'originalité de son point de vue concernant les problèmes historiques saute aux yeux déjà dans l'introduction à l'*Histoire*. Les anciens historiens — y lisons-nous — s'intéressaient exclusivement à l'histoire des guerres que menait Florence avec les autres villes de l'Italie, tandis qu'ils négligeaient les désaccords internes apparaissant dans cette ville et leurs conséquences. Machiavel déclare par la suite que cette lacune essentielle doit être comblée. Il veut élucider la genèse de ces contradictions essentielles et réelles qui existent toujours entre les communs et les partisans³². L'histoire ainsi conçue lie étroitement la politique avec l'histoire de la société et conduit même parfois à une prépondérance prononcée des considérations sociales sur la politique lorsque les conflits sociaux constituent, pour Machiavel la leitmotif des considérations ce qu'on aperçoit surtout dans les parties initiales de son *Histoire*.

La thèse la plus générale de Machiavel, concernant la structure de la société, est la suivante: les citoyens de tous les Etats se divisent en gouvernants dirigeants (*governanti dirigenti*) et en gouvernés, dirigés (*governati, diretti*)³³. La ligne de démarcation entre ces deux groupes passe à l'intérieur de l'organisme de chaque état et est fixée par le résultat de la lutte politique permanente. Celle-ci, par contre se croisant souvent avec la lutte économique, remplit l'histoire de l'État. Florence lui sert d'exemple par l'intensité particulière des conflits entre les groupes en désaccord³⁴. Pour tirer au clair les phénomènes actuels, Machiavel ne

³¹ *Istorie florentine* ainsi qu'*I discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, d'après *Opere*, t. I - II, éd. F. Flora et C. Cordié, Milan 1949-1950. Machiavel était un enthousiaste de la concision du style de Tite-Live. Il manifeste dans le troisième chapitre du second livre des *Discorsi...* qu'il commence par une citation de Tite-Live: «Crescit interea Roma Albae ruinis». Il interprète largement cette phrase et il finit ses considérations en répétant la même citation qu'il fait précéder d'une constatation que tout ce qu'il avait écrit, Tite-Live l'aurait embrassé en deux mots (*in due parole*) — *Opere*, I pp. 240 - 242.

³² Il déclare, dans son *Introduction*, qu'il écrira au sujet «*delle civili discordie e delle intrinseche inimicizie, e degli effetti che da quelle sono nati*» — II, p. 5. Au commencement du troisième livre, il écrit sur «*le gravi e naturali inimicizie che sono intra gli uomini popolari e i nobili, causate da il volere questi comandare e quegli non ubidire*» — II, p. 122.

³³ A. Gramsci entreprend l'analyse de cette classification, op. cit., p. 17.

³⁴ «*In primo si dividono intro i nobili, dipoi i nobili e il popolo, e in ultimo il popolo e la plebe*». *Opere*, t. II, p. 6. Nous trouvons les descriptions les plus pénétrantes des luttes sociales dans le troisième livre de l'*Histoire de Florence*.

revient pas trop profondément en arrière dans le temps; toutefois, cherchant la genèse de l'État, il doit reculer à ses débuts. Il traite cette question avec un réalisme qui lui est propre. Rejetant, notamment tous les mythes et toutes les légendes qui s'y sont enracinées, il tâche de les concevoir comme une des étapes du processus de développement de l'humanité. Dans le second chapitre du premier livre des *Discorsi*³⁵, il écrit qu'au fur et à mesure de l'accroissement de la population sur la terre, les hommes, d'abord solitaires et dispersés, commencèrent à s'associer en groupes et, pour défendre contre les agresseurs, choisissaient pour chef celui qui se distinguait par sa force et sa magnanimité (*di maggior cuore*). Ils devaient lui obéir et de ce devoir obligatoire naissait la connaissance de ce qui est convenable et bon (*la cognizione delle cose oneste e buone*) et, ensuite, la notion de ce qui est équitable et juste.

M. Caprariis aperçoit dans cette description les débuts de la conception du contrat social et constate que Guichardin, en commentant l'oeuvre de son ami dans ses *Considerazioni*, passe sous silence ce passage³⁶. Il est à supposer que ce silence est causé par l'intérêt porté par Guichardin aux questions de la politique pratique et non aux notions théoriques. De là, dans le contexte cité de ses *Considerazioni*, il concentre son attention sur les formes de l'État, donnant traditionnellement la primauté à la forme «mixte». Ainsi Guichardin est peut-être le premier écrivain à politiser l'oeuvre de Machiavel, ce qui, du reste, était conforme à la façon de penser de cet auteur.

Machiavel, dans ses *Discorsi*, attire notre attention sur l'interdépendance du caractère d'une nation ou d'un groupe national et du milieu dans lequel la nation ou ses citoyens développent leur activité. Il écrivait donc que les citoyens qui s'établissent dans les contrées stériles du pays (*luoghi sterili*) développent les traits caractéristiques d'énergie et d'assiduité au travail, tandis que ces citoyens qui ont choisi leur domicile sur les terres fertiles (*luoghi fertili*) deviennent vite paresseux et peu entreprenants. C'est seulement par des prescriptions juridiques convenables qu'on peut les prémunir contre le danger du marasme. C'est pourquoi Machiavel soulignait le rôle du droit dans la formation de la mentalité sociale. Il remarque, toutefois, qu'à la base d'une ingérence consciente dans ce domaine doit être une analyse précise du milieu dans lequel doit agir le gouvernant. A son avis, la condition indispensable de toute activité politique est de discernement sociologique largement conçu avec la prise en considération de l'histoire du groupe social donné.

Machiavel documentait chaque thèse se servant, grâce à son observation attentive, d'un matériel politique à grande étendue. Il se passionne, principalement pour le problème des luttes politiques qu'il développera

³⁵ *Opere*, t. I, p. 98 et s.

³⁶ Vittorio da Caprariis, *Francesco Guiccardini, Della politica alla storia*, Bari, 1950, p. 83.

ensuite dans quelques chapitres, en analysant en détail les résultats de la victoire du peuple à Rome et à Florence. Machiavel ne se contente pas de constater que les postulats du parti populaire de Florence étaient moins bien fondés que les exigences du peuple de Rome³⁷. Il voulait justifier cette opinion et, à cette occasion, il montrait les conséquences de la victoire du parti populaire. Il explique la dégénérescence du patriciat florentin (*i nobili*) par la thèse que les patriciens, désirant regagner de rôle important qu'ils jouaient autrefois, se sont efforcés non seulement de se rendre pareils aux représentants du peuple, mais encore de créer l'illusion que ceci ait lieu en effet³⁸. Cette lutte incessante entre les divers groupes sociaux dans les villes conduisait à un déplacement constant du centre de l'équilibre politique où les patriciens balançaient tour à tour vers les uns et vers les autres et conspiraient même avec les plébéiens pour maintenir au moins les apparences de leur ancienne importance.

Dans cet essai pour saisir à fond l'essence-même de l'histoire intérieure de Florence, rappelant les analyses sociologiques modernes, il n'y a rien de la maladresse des chroniqueurs ou du primitivisme des annalistes.

Machiavel a fait aussi l'analyse du régime d'une autre ville italienne: Lucques³⁹. Dans ce cas aussi, il lie les transformations du régime politique avec la situation sociale de cette ville. Quoique cette petite dissertation avançât au premier plan les problèmes politiques et ceux du régime, l'auteur a su discerner, d'une manière précise, deux sphères d'influence des organes d'État: influence du régime et influence sociale. La Signoria de Lucques — écrit-il — jouissant de l'autorité dans le domaine du pouvoir territorial d'État, ne l'a pas du tout chez ses citoyens⁴⁰.

Nombre d'exemples servirent à Machiavel pour illustrer sa thèse générale chaque lutte politique consiste en une formation constante, portant les traits d'une régularité invariable, d'une opposition dans le sein du parti victorieux. C'est de là qu'il tire probablement ses arguments au profit de sa thèse sur la prévision fataliste du cycle des transformations constitutionnelles qui passent de la monarchie à l'aristocratie, de l'aristocratie à la démocratie, de la démocratie à l'anarchie qui conduit de nouveau à la monarchie, créant ainsi le début du cycle successif.

Ceux qui sont au pouvoir — comme il le dit dans son *Histoire de Florence* — tremblent sans cesse devant l'inconstance du peuple qui tend

³⁷ *Opere*, t. II, p. 122.

³⁸ «... con il governo, con l'animo e con il modo de vivere simili ai popolari non solamente essere ma parere». *Opere*, t. II, p. 123.

³⁹ *Sommario delle cose delle città di Lucca. Opere*, t. II, pp. 519 - 525.

⁴⁰ «L'autorità della signoria sopra il contado loro e amplissima, sopra i cittadini e nulla». *Opere*, t. II, p. 519.

continuellement à de nouvelles transformations (*popolo e desideroso di cose nuove*). La mobilité constante d'esprit des plébéiens (*mobili animi della plebe*), dont écrivait souvent Machiavel ⁴¹, c'est, sans aucun doute, une des causes de la dynamique culturelle de la Renaissance en Italie. Bien que l'intention d'une telle constatation de l'auteur ne fût nullement flatteuse, elle contenait une juste appréciation du trait caractéristique de plébéiens de ces temps. Sur le fond de l'attitude conservatiste — donc statique — des dirigeants qui voulaient maintenir le status quo ante, le peuple aspire à un changement de sa situation défavorable et donne constamment des preuves d'une mobilité perpétuelle. Ce genre de constatation de Machiavel, presque identique à l'opinion de Guichardin, permet de lier le caractère général de la culture intellectuelle de cette époque à la situation sociale de certains centres urbains.

Entre beaucoup d'autres opinions et énoncés de ses contemporains, Machiavel nous a transmis le fragment d'une allocution d'un des plébéiens (*uomini plebei*) qu'il considère comme un des plus insolents et des plus expérimentés et dont il ne donne pas le nom. Ce chef anonyme constatait que les plébéiens devraient attaquer, les armes à la main, car les esclaves fidèles resteront toujours des esclaves et *gli homini boni* seront toujours pauvres; cela durera jusqu'au jour où les esclaves cesseront d'être fidèles et deviendront audacieux (*infideli e audaci*) et les pauvres se transformeront en gens rapaces et félons (*rapaci e frodolenti*) ⁴². Cela témoigne dans quelle voie certains chefs des plébéiens voulaient mener «la mobilité plébéienne».

Voilà comment les oeuvres de Machiavel liaient l'histoire sociale à l'histoire politique en une seule totalité et les considérations sur l'État avec les traits caractéristiques des ses citoyens. Là, où il pourrait sembler qu'un citoyen moyen, non engagé en apparence, constitue seulement le sujet de la partie jouée dans les conflits sociaux et politiques, Machiavel le traite toujours comme élément essentiel des transformations, au moment où il n'est seulement qu'un élément potentiellement important. De la manière dont cette question est résolue ressort clairement que la masse de ce genre de citoyens neutres constitue un facteur qui, dans l'instance suprême, acceptera ou non l'état réel des choses. De là prennent leur origines tous les efforts des gouvernants dans le but de gagner à leur cause l'opinion du peuple. Machiavel évoque toute une série de sollicitations de ce genre en dénudant la technique compliquée de la distribution des offices, de la corruption, etc., pour gagner à sa cause les chefs les plus éminents.

Dans cet ensemble de moyens, Machiavel attribuait un rôle important à la religion. Ses considérations au sujet de l'importance de la reli-

⁴¹ *Opere*, t. II, p. 82 et sur beaucoup d'autre pages.

⁴² *Opere*, t. II, p. 144.

gion comme un des instruments de la lutte politique dans l'ancienne Rome ne sont pas de caractère «académique». Il parle, entre autres, de l'emploi de la religion dans le but d'en tirer profit par le gouvernants comme répression des révoltés; il mentionne aussi la préparation, à dessein, des énoncés d'oracles⁴³. La comparaison du rôle que jouait la religion païenne avec celui joué par la religion chrétienne lui permet de saisir l'une des causes essentielles, à son avis, de l'affaiblissement des aspirations à la liberté. Il constate, notamment, que la religion chrétienne appréciait toujours très haut la vertu de l'humilité et celle de la contemplation, ce qui provoque la passivité de l'homme envers son entourage⁴⁴. Il serait inutile de prouver que Machiavel estimait justement les traits de caractère opposé. À son avis, le degré de la participation de l'homme à la vie quotidienne décide de la valeur du citoyen et les institutions particulières possèdent la valeur que leur donnent les hommes. Voilà le principe de base de «l'anthropocentrisme» de Machiavel et c'est le point de vue qui a marqué de son empreinte tous ses écrits.

Une des manifestations de cette attitude est aussi, entre autres, sa conception connue d'une nouvelle organisation de l'armée qu'il présente déjà dans ses *Discorsi*: substituer aux forces militaires mercenaires une «milice nationale». Machiavel a su tirer une conclusion générale des conséquences désavantageuses de l'engagement de *condottieri* bien payés qui étaient toujours prêts à passer au camp ennemi en vue d'un plus grand profit. Aussi rejette-t-il la maxime répétée alors, que l'argent est le nerf de la guerre; il constate qu'elle n'était pas vraie, mettant en question de cette manière l'idée de Tite-Live qu'il estimait beaucoup. À son avis — les *buoni soldati* constituent le nerf de la guerre⁴⁵.

Avec leur aide, on peut conquérir tout, l'ar y compris, tandis que même l'or n'aidera pas à recruter de bons soldats qui se battraient vaillamment, persuadés du bien-fondé de leur cause.

Malgré que Machiavel s'exprime d'une manière désavantageuse sur la variabilité de sentiments du peuple, dont les effets défavorables peuvent freiner seulement une autorité très forte, il a su impartialement analyser les causes de cette variabilité et il était d'avis que ce n'est pas le peuple mais le souverain qui est responsable de cet état de choses.

Sa thèse est donc en contradiction avec les opinions des plus éminentes autorités contemporaines et anciennes avec Tite-Live en tête. Selon Machiavel, la collectivité des hommes (*la moltitudine*) n'est pas moins invariable et instable qu'une individualité, c'est-à-dire le diri-

⁴³ Voilà le titre du treizième chapitre du premier livre des *Discorsi*: «Come i Romani si servirono della religione per ordinare la città e per seguire le loro imprese e fermare tumulti». Il écrit sur les oracles dans le chapitre suivant. *Opere*, t. I, p. 131 et s.

⁴⁴ «... ha glorificato più gli uomini umili e contemplativi che gli attivi» — *Discorsi*, livre II^e, chap. 1. *Opere*, t. I, p. 238.

⁴⁵ *Discorsi*, livre II^e, chap. 10. *Opere*, t. I, p. 256.

geant, mais au contraire. Sous le règne d'une bonne loi, la collectivité est supérieure à l'individu par la stabilité de ses convictions et, en plus, elle cède plus facilement à une persuasion orale, tandis que le souverain ne quitte souvent sa mauvaise voie que sous la pression de la force. Une organisation d'État, bien réfléchie et stabilisée, fait que le peuple qui la réalise vaut plus que le souverain⁴⁶. Aussi, n'est-il pas accidentel, constate Machiavel, que «la voix du peuple» soit appelée «voix de Dieu». Aussi, faut-il estimer plus haut le régime démocratique de l'ancienne Rome que le régime aristocratique de Sparte ou bien comme il l'écrit dans son premier livre des *Discorsi*, la funeste politique féodale de l'aristocratie dans les temps qui lui sont contemporains, Machiavel était le premier écrivain qui ait mis en doute — comme l'écrit Strauss — au nom de la grande foule de citoyens, l'opinion traditionnelle sur le prétendu monopole de l'aristocratie dans les questions d'un gouvernement convenable⁴⁷. Voilà la manière dont Machiavel comme premier, ne comptant pas Marsile de Padoue, ait su tirer des conclusions pratiques des relations observées sous le régime communautaire italien où le rôle décisif incombait, avec succès, aux gens venus du peuple.

Dans la lumière de ces considérations, devient clair le but suprême de l'organisation d'un État: l'adaptation des citoyens à la vie sociale. Ce principe de Machiavel, lui étant commun avec les principes de la doctrine politique de beaucoup de ses contemporains, signifiait la rupture avec l'ancienne tradition qui, suivant les traces de Saint Augustin, voulait voir dans l'État terrestre uniquement un échelon préparatoire à la vie dans l'État céleste.

Ce pas important vers la laïcisation du régime d'État fut accompli avec la participation de l'idée qui était — au moins en partie — de caractère utopique. Quoique Machiavel interdise nettement des considérations de ce type, dans tous ses livres apparaît la vision d'un État idéal sous forme d'une „république bien organisée” (*republica bene ordinata*) qu'il opposait à une république «mal organisée» toujours nuisible aux citoyens⁴⁸.

Dans ses *Discorsi*, il appelait parfois cette dernière «État populaire» (*stato popolare*), c'est-à-dire un tel État, où chacun identifie la liberté avec la possibilité d'agir à sa guise dont la suite sont des «milliers de torts» (*mille ingiure*). Certainement, dans ce cas, le seul moyen radical et préventif est l'établissement d'une bonne organisation d'État, basée

⁴⁶ «... un popolo che comanda e sia bene ordinato, car è stabile, prudente e grato non altrimenti che un principe, o megliò che un principe» — *Discorsi*, livre I, chap. 58. *Opere...*, t. I, pp. 217 - 222.

⁴⁷ L. Strauss, *Thoughts on Machiavelli*, Glencoe (Ill.), 1958, p. 127.

⁴⁸ Voir par exemple *Discorsi*, livre I, chap. 20. *Opere*, t. I, p. 148; t. I, p. 24 — I, p. 153; II, p. 19 — I, p. 285 et *Historie Fiorentine*, livre II, chap. 1 — *Opere*, t. II, p. 59 et livre XI^e, chap. 2 — *Opere*, t. II, p. 275. On peut mentionner beaucoup d'exemples de ce genre.

sur des ordonnances de droit public bien-fondées qui seraient capables de limiter les possibilités des torts faits par les uns aux autres.

À l'avis de Machiavel, les hommes font du bien aux autres seulement lorsqu'ils y sont forcés⁴⁹. Il répète maintes fois cette opinion mais elle est formulée le plus distinctement dans son *Prince*: les hommes sont des êtres ingrats qui désirent éviter le danger et convoitent les profits⁵⁰. Comme le constate Borkenau, Hobbes pouvait, sans peine, trouver sa thèse fondamentale (*homo homini lupus*) toute faite et formulée de manière presque identique dans l'oeuvre de Machiavel⁵¹.

Dans son troisième livre des *Discorsi*, Machiavel arrive, après une analyse fort précise, à la conclusion que la nature humaine est invariable depuis des siècles. Et quoique l'homme, au cours de sa vie, change sa manière de voir, les convoitises qui lui sont propres dépassent toujours ses possibilités de réalisation⁵². De cette façon, chacun est, pendant toute sa vie, empêtré dans des conflits entre ses désirs et la possibilité de les réaliser. Cela le conduit souvent à considérer un individu particulier d'une manière statique, mais l'entourage dans lequel vit et agit cet individu est toujours conçu d'une manière dynamique. En partant de cette présomption — ce qu'a remarqué H. Mayer — Machiavel transforme, en quelque sorte, le caractère des personnages éminents décrits par lui d'une telle façon qu'on puisse parler d'une „typologisation” variée en rapport avec le rôle historique qu'il leur désignait dans sa conception de l'histoire (Théodoric le Grand, César Borgia, Castruccio Castracani, et d'autres).

Machiavel nous transmet les résultats de ses observations dans une langue claire, simple et concise. Il rejette la rhétorique et la moralisation. Les reliquats de l'ancienne tradition des écrivains apparaissent chez lui seulement dans la sphère formelle; par exemple, les titres de tous les chapitres du *Prince* sont formulés en langue latine, tandis que le reste du texte est écrit en italien, de même que les fragments authentiques ou les éconcés, sans doute, stylisés, dans la narration. C'était une manière héritée de la littérature humaniste d'ancien type qui, à son tour, prenait pour modèle les auteurs antiques.

Ce dernier exemple prouve que Machiavel a su — comme Gui-

⁴⁹ «... gli uomini non operano mai nulla bene, se non per necessita» — *Discorsi*, livre I, chap 3. *Opere*, t. I, p. 103.

⁵⁰ «... ingrati, volubili, simulatori e dissimulatori, fuggitori de pericoli, cupidi, di guadagno...» *Il principe*, chap. XVII. *Opere*, t. I, p. 53.

⁵¹ F. Borkenau, *Der Uebergang vom feudalen zum bürgerlichen Weltbild*, Paris 1934, p. 458.

⁵² *Discorsi*, livre I, chap. 37 — *Opere*, t. I, p. 175. La même chose dans l'introduction du second chapitre de cette oeuvre: *Opere*, t. I, p. 229. L. Olschki fait remarquer que Machiavel, en parlant de l'invariabilité de la nature humaine, avait en vue seulement les passions humaines qui restent toujours les mêmes. *Machiavelli the Scientist*, p. 32. Par contre, il croyait en la possibilité de changements des convictions intellectuelles de l'homme. Il appelait donc, avant tout, à la raison du lecteur, ce qui, du reste, était un trait caractéristique des écrivains de la Renaissance.

chardin — remplir la forme traditionnelle d'un nouveau contenu, grâce à quoi la saturation de son oeuvre par la réalité a gagné en acuité. Il faut y ajouter encore diverses observations sur la vie économique de Florence, prises sur le vif, dont il a enrichi son matériel factographique⁵³, de même que les Villani le faisaient avant lui.

Un lecteur attentif de Machiavel trouvera dans ses oeuvres non seulement des tableaux de la vie de diverses cités italiennes, mais aussi d'autres pays. A côté des descriptions des rapports existant dans les villes italiennes, comme Florence, Milan ou Naples, il consacrait beaucoup d'attention à ce qui se passait en France, en Suisse et en Allemagne. Il réfléchit sur les causes de la corruption, universelle alors, et il arrive à la conclusion que la situation politique en France favorise cet état de chose — surtout parmi les aristocrates — plutôt que le régime existant en Allemagne. Les villes allemandes ont mérité un éloge particulier de Machiavel car elles seules, à côté des villes suisses, ont su maintenir intacte la liberté de leurs citoyens⁴⁵.

Les exemples cités — et on peut les multiplier à souhait — prouvent que Machiavel savait exploiter les deux éléments de la création, dont il parle dans son Introduction aux *Discorsi*: les connaissances littéraires et la richesse de son expérience. Il a élevé cette dernière au rang d'un critère d'évaluation de la doctrine: il trouvait justes toutes les conceptions qui aient tenu tête à un essai de confrontation avec la réalité.

Il n'est pas difficile de remarquer que Machiavel dosait dans ses écrits, avec connaissance de cause, deux genres d'exemples: ceux qu'il trouvait dans la lecture et ceux qui lui dictait sa propre expérience. Cela dépendait du caractère et de la destination de ses oeuvres. L'histoire était pour lui toujours encore de la lecture, tandis que «la politique» était un champ d'action dans la contemporanéité. Ses *Discorsi*, comme oeuvre historique, contiennent beaucoup plus d'exemples tirés de l'Antiquité que le *Prince*, traité politique, où il donne la préférence aux exemples contemporains⁵⁵. Sous un autre point de vue, cette manière de faire lui

⁵³ E. Gebhart, *op. cit.*, p. 38 et s.

⁵⁴ Il écrivait à ce sujet dans le chap. 19 du II livre des *Discorsi* et dans le chap. 10 et 12 du *Prince*. Les éditeurs du *Portrait de la France et de l'Allemagne* en publiant la traduction française du texte de Machiavel constatent avec raison dans leur introduction qu'il était «essentiellement un historien» et qu'il «acquiesce à une expérience des affaires politiques que maint prince lui eût enviée. Son ouvrage n'est que le fruit de cette expérience». Porrentury, 1944. Il est difficile de ne pas donner raison à cette opinion.

⁵⁵ L. Strauss, en attirant l'attention sur ce problème, a fait une juxtaposition fort intéressante: dans les *Discorsi* seulement 2 chapitres (sur 14) donnent des exemples de la contemporanéité, tandis que dans le *Prince* 8 chapitres (sur 26) contiennent des exemples seulement de l'histoire contemporaine. Dans le *Prince* il n'y a pas de chapitre qui contiendrait des exemples puisés exclusivement de l'histoire antique tandis que les chapitres des *Discorsi* contiennent seulement des exemples tirés de l'histoire antique. *Op. cit.*, p. 16 et 301, note 3. De même, dans le *Prince*, Machiavel ne fait pas d'allusions à Tite-Live, tandis que l'axe des *Discorsi* constituent les conceptions de cet écrivain antique — comme ci-dessus, p. 122.

permettait de trouver l'équilibre entre l'érudition historique et l'actualisation du riche matériel dont il exemplifiait son argumentation⁵⁶. Ce qui est plus important encore, c'est qu'il ne mélangeait jamais ces deux groupes d'exemples. Au contraire, il les séparait⁵⁷ distinctement en accentuant très nettement que l'authenticité des événements vus de ses propres yeux peut seulement être vérifiée d'une manière empirique⁵⁸, ce qui lui assure une prépondérance prononcée.

L. Olschki⁵⁹ aperçoit une ressemblance entre la méthode scientifique adaptée par Machiavel et celle dont se servaient les éminents savants techniciens du XVI^e siècle: elle consistait dans une manière identique de poser le problème et — ce qui était, au moment donné, le plus essentiel — à isoler, à dessein, les éléments particuliers pour chercher ensuite à résoudre la question en confrontant la théorie à la pratique. A la lumière des considérations concernant la méthode scientifique de Machiavel, cette supposition semble être tout à fait justifiée. Il faut encore ajouter que les tentatives de ce genre lui permettaient de construire les notions historiques universelles. Ce genre de principe général se manifeste dans tout le cours de la pensée de Machiavel. Il apparaît distinctement dans les *Discorsi* où l'auteur constate, dans l'introduction, que c'est l'utilité qui doit diriger les recherches historiques⁶⁰.

Au Nord de l'Europe les sciences historiques allaient de pair surtout avec la géographie et l'ethnographie, tandis que dans le Midi elles s'engrenaient toujours à la politique et à la théorie de l'État et du droit. C'étaient les besoins de la vie qui en décidaient. Les historiens du Nord n'étaient pas mêlés tellement aux conflits politiques que ceux du Midi et, s'ils n'étaient pas de simples chroniqueurs à la cour des souverains ou des écrivains politiques — ils s'intéressaient surtout aux problèmes exotiques concernant les confins de l'Europe, l'Asie ou l'Amérique. Le sort des historiens italiens, surtout des historiens politiques, était étroitement lié avec l'histoire des cités, c'est-à-dire des villes-États. Ils savaient apercevoir les manifestations de la vie sociale partout où celles-ci étaient liées avec le problème de l'État. C'est de là que venait la grandeur de leurs idées et la variabilité de leurs sorts et de leur carrière. C'est de là que naîtra leur aptitude à lier la théorie à la pratique et la capacité de généraliser les phénomènes observés de jour au jour. L'essence-même de la conception de ces historiens et, par dessus tout, celle des plus éminents comme Machiavel et Guichardin, va être évaluée par

⁵⁶ «Machiavell's enterprise therefore requires knowledge of things modern as well as of things ancient; it cannot be the work of a mere antiquarian» — L. Strauss, *op. cit.*, p. 86.

⁵⁷ Voir, à titre d'exemple, *Discorsi*, livre III^e, chap. 42.

⁵⁸ L. Strauss, p. 320, note 95.

⁵⁹ *Op. cit.*, t. II, p. 305.

⁶⁰ «... utilità per la quale si debbe ricercare la cognizione della istoria». *Opere...*, t. I, pp. 90 - 91.

un des penseurs les plus critiques de cette époque — François Bacon : « Nous sommes très reconnaissants à Machiavel et aux autres qui nous découvrirent ce que les gens font et non ce qu'ils devraient faire »⁶¹ C'est ainsi que Bacon indiquait la voie que devraient suivre les chercheurs dans le domaine de l'historiographie de leurs temps. Cependant, comme nous le savons, la majorité des savants choisira un chemin entièrement opposé.

Ceci concerne encore un autre éminent esprit de l'époque, Jean Bodin, mort en 1596, trente ans avant Bacon. Bodin ne s'est pas borné à son éconcé dans le quatrième chapitre du dernier livre de sa *République*⁶² que Machiavel aspirait à créer l'État le plus tyrannique du monde, mais déjà dans l'introduction à ce traité, il présentait à ses lecteurs l'écrivain florentin comme un exemple regrettable de savant qui disserte sur l'État sans aucune connaissance des lois et surtout du droit public⁶³. Il se réfère dans son opinion à un biographe italien bien connu Paul Jove, qui reconnaissait Machiavel comme homme éminent, mais l'appelait athée et ignorant scientifique. A cette occasion Bodin ajoute que la science de l'État et du droit ne consiste pas dans des subterfuges tyranniques que Machiavel recherchait continuellement. De telles opinions et manifestations démonstratives contre le machiavélisme de la part de Bodin publiées dans l'introduction à son livre, au début de considérations propres sur un sujet fort rapproché, peuvent s'expliquer par une tactique; d'autant plus que — comme le prouve *La Méthode* — Bodin avait lu attentivement les *Histoires florentines*⁶⁴. Il voulait, peut-être, dérober de cette manière les armes de la main de l'adversaire éventuel, exclure tout simplement la possibilité quelconque d'ourdir une analogie entre sa conception d'un État absolu et les intentions du « machiavélisme »

Cependant, le même auteur a su remarquer justement, en quoi consistait la grandeur d'un autre historien de l'époque, de François Guichardin. Abstraction faite des diverses opinions avantageuses à son adresse, il faudrait citer surtout la phrase dans laquelle Bodin l'a appelé un excellent explorateur des faits et des lieux, des personnes et des des-

⁶¹ « Gratias agamus Machiavello et huius modi scriptoribus, qui aperte et indissimulanter proferunt, quid homines fecere soleant, non quid debeant ». *De augmentis scientiarum*, 161, VII, cap. II. *The Works of Lord Bacon*, t. II, Londres, 1837, p. 393. Du même voir p. 407.

⁶² Bodin a publié ses *Six livres de la République* en 1576 pour la première fois.

⁶³ « ... sans aucune connoissance des lois et mesmement du droict public ». *Les six livres de la République*... Introduction.

⁶⁴ En tout cas, il n'advient pas ici le cas — si fréquent chez les écrivains de ce temps — de la condamnation d'une oeuvre connue seulement par ouï-dire. Un exemple classique d'un tel comportement était l'attaque de Bodin contre Fricius Modrevius dont il a même travestit le non quoique la forme latinisée du nom de cet écrivain ne fût nullement exotique pour les écrivains de l'Europe de l'Ouest. À propos d'autres adversaires du « machiavélisme » en France écrit F. Meinecke, *Die Idee des Staatsräson in der neueren Geschichte*, München, 1925 (2^e éd.), p. 61 et s.

seins⁶⁵. Cette opinion n'était pas isolée en France, car Montaigne écrivait en même temps au sujet de l'oeuvre de Guichardin qu'on peut y trouver la vérité des affaires de son temps⁶⁶ et Bernaerts faisait des éloges de l'historien de Florence⁶⁷. Cette conformité d'opinions qui font ressortir les éléments réalistes dans l'oeuvre de Guichardin est caractéristique. C'est une preuve de plus que l'importance de l'étude de la société consiste, avant tout, dans une observation détaillée pénétrant tous les domaines et une généralisation de la matière empirique acquise.

Guichardin écrivait ses oeuvres au déclin de sa carrière, sans penser à les éditer, lorsque, malgré sa tactique bien circonspecte — il perdit définitivement le jeu politique avec les Médicis. Le livre de Vittorio de Caprariis: *Della politica alla storia* montre très bien le caractère du génie créateur du Florentin ainsi que les vicissitudes de sa carrière.

Guichardin, comme Machiavel, ne prenait pas l'attitude d'un moralisateur. Il était, avant tout, un chercheur dans le domaine des questions humaines. Il rejetait, encore plus carrément que son grand compatriote tout ce qui pouvait le gêner dans ses recherches: les dogmes sanctifiés, les points de vue des savants, les opinions stabilisées des autorités, etc. C'est pourquoi — comme l'écrit M. Brahmer — le tableau de la réalité qui apparaît de ses oeuvres est concret, clair, réaliste, basé sur une grande échelle d'expériences, mais pénétré de fiel, marqué de la distance qui séparait l'auteur des gens — malgré les invites à leur faire du bien suivant les possibilités, sans détriment pour soi-même⁶⁸.

Giuchardin, à l'inverse de Machiavel, était persuadé que la nature humaine incline plutôt au bien qu'au mal. Il trouve, toutefois, qu'elle est tellement fragile et faible que les hommes se font tort les uns aux autres à chaque occasion⁶⁹. De cette attitude justement naît la nécessité d'un règlement des relations humaines par des actes juridiques. Abstraction faite des différences dans les points de vue des deux auteurs sur l'état «primitif» des choses qui ne se laisse pas vérifier empiriquement, nous pouvons observer une pleine conformité d'opinions dans la constatation de l'état effectif et dans le choix des moyens préventifs; seule le droit est capable de mettre fin à l'hostilité entre les hommes qui se manifeste à chaque pas.

Le problème de l'État est aussi posé par Guichardin d'une manière claire et nette. Il compare — comme Machiavel — l'art de gouverner à

⁶⁵ «... remarquable explorateur des faits et des lieux, des personnes et des desseins...» — trad. P. Mesnard, *op. cit.*, chap. IV, p. 59.

⁶⁶ «... on peut apprendre la vérité des affaires de son temps...» — *Les Essais*, livre II, chap. 10.

⁶⁷ *Op. cit.*, p. 52.

⁶⁸ M. Brahmer, *W galerii renesansowej* (Dans la galerie de la Renaissance), Varsovie, 1957, p. 195. Une revue de toutes les oeuvres de Guichardin contient le livre de H. Zanoni, *La mente di Francesco Guiccardini nelle opere politiche e storiche*, Florence, 1897.

⁶⁹ *Ricordi politici e civili, Opere inedite*, Florence, 1857, t. I, p. 133.

l'art médical qui consiste, avant tout, dans un diagnostic juste, à découvrir — comme il l'écrit — la nature du mal ⁷⁰. Un tel diagnostic seulement permettra d'élaborer un mode d'emploi qui serait efficace. Il ne s'intéresse pas — conformément au caractère de ses recherches — à la question de la genèse de l'État, mais se contente de considérations générales à ce sujet. Une constatation, toutefois, nous semble digne d'intérêt: Guichardin écrit dans ses *Ricordi* que lorsqu'on réfléchit attentivement sur les débuts des États, on arrive à la conclusion que chacun de ceux-ci est redevable de sa naissance à la violence et qu'il n'y a pas de pouvoir qui ait force de loi ⁷¹.

Guichardin s'intéressait vivement au passé de sa ville natale ainsi qu'au passé d'autres villes italiennes. Il faisait ses recherches avec l'espoir d'y trouver l'explication des phénomènes contemporains. De là vient, d'un côté, la tendance politique dont nous voyons l'empreinte dans ses oeuvres historiques; de l'autre, sa passion dans la recherche de la généalogie politique et sociale de la réalité donne à ses oeuvres le caractère de travaux scientifiques. Il constate, dans son *Histoire de Florence*, qu'il s'intéresse aux phénomènes «advenus de nos temps» (*cose accadute alla memoria nostra*); mais pour leur genèse, il la cherchait hors de la sphère de la pensée de sa génération.

Dans la lumière de ce qui été dit, un fait prend de l'importance: celui que l'*Histoire de Florence* commence par la révolte des *ciompi* (souèvement des travailleurs mercenaires dans les manufactures de drap à Florence, étouffé en 1378) qui réclamaient d'être admis à la corporation.

Le fait successif qui intéressa spécialement Guichardin furent les événements de l'année 1393 lorsque la riche bourgeoisie de Florence (les Guelfes) saisit le pouvoir pour l'espace de trente ans. Cette période a gagné une évaluation positive de la part de l'auteur et non sans cause: il voyait des avantages pour sa patrie dans la domination d'une partie éclairée du riche patriciat citadin.

Le point de départ des considérations de Guichardin, concernant l'art de gouverner, était la constatation que c'est le réel qui décide dans un jeu politique difficile et compliqué. C'est pour cela qu'il voulait attribuer ce rôle à la partie du patriciat qui représentait le potentiel économique de Florence et assurait, pendant 200 ans, la puissance de la République florentine. Quoique cette idée ait pu être appelée «passéiste», toutefois elle démontre que Guichardin se rendait compte du rapport

⁷⁰ La première phrase du *Discorso... alla riforma di Firenze* est conçue comme suit: «Ancora che in chi ha discorrere dello stato di Firenze cessi la prima difficoltà che vogliono avere i Fisici, cioè il non conoscere la Natura del male» — *Discorso inedito di Francesco Guicciardini circa alla riforma di Firenze*, Londres 1765, p. 71.

⁷¹ «Tutti gli stati, che bene considera la loro origine, sono vilenti; né ci é potestà che sia legittima...», *Ricordi*, comme ci-dessus, p. 144 (CCCXVII).

étroit entre la politique du pays et ses moyens économiques⁷², et qu'il appréciait avec scepticisme les possibilités du groupe actuellement au pouvoir, ne donnant à aucun autre qu'à la riche ploutocratie citadine la chance de rétablir la puissance de Florence.

Dans ces conditions, rien d'étonnant que d'après Guichardin parmi les facteurs qui formaient la situation politique au moment donné, dominaient les questions économiques et financières. Après une étude détaillée de ses oeuvres sous ce point de vue, E. Gebhart⁷³ a remarqué le vif intérêt que Guichardin portait, avant tout, à la question des impôts. Ceux-ci constituaient un instrument puissant de la lutte politique entre les mains des gouvernants: nous lisons, entre autres, que Cosimo Medici se servait d'impôts comme d'un poignard⁷⁴. En plus, Guichardin assignait un grand rôle à la garantie convenable accordée à la propriété privée et à la possibilité d'en disposer librement⁷⁵, ce qui est lié étroitement avec la tendance générale de l'époque à l'accumulation primitive du capital.

Une des preuves qu'il basait ses opinions sur une observation perspicace et détaillée des faits est son esquisse *Relazione di Spagna*, écrite pour son propre compte, au temps où il exerçait les fonctions d'ambassadeur à la cour de Madrid. Il y peint, de même que dans l'esquisse analogue concernant le Portugal, un tableau précis des relations économiques, sociales et politiques dans ces pays, en y joignant des riches observations pénétrantes concernant les moeurs et la psychologie des habitants, leur culture, leur civilisation, etc. Les recherches ultérieures poursuivies à l'aide de méthodes scientifiques modernes ont confirmé la concordance des observations de Guichardin avec l'état des rapports existant en Espagne au tournant du XV^e et du XVI^e siècles⁷⁶.

Son intérêt porté à l'Espagne n'était pas accidentel bienveillant. Dirigeant la politique étrangère du Saint-Siège, Guichardin s'efforça ensuite de créer une coalition des forces militaires papales du Saint-Siège, françaises et vénitienes contre l'Espagne. Son rêve d'expulser les Espagnols de la péninsule italienne fut anéanti par le sacco di Roma (1527). Cela advint malgré l'excellent art diplomatique de Guichardin berné par Charles V.

⁷² «Il comprit que dans une société dont la prospérité était fondée sur l'industrie et le commerce, ceux-là auraient la direction politique qui sauraient exercer une action directe et prépondérante sur le trafic et la production» — A. Otetea, *François Guicciardin — sa vie publique et sa pensée politique*, Paris, 1926, p. 326.

⁷³ *Op. cit.*, p. 28 et s.

⁷⁴ «Uso le gravezze in luogo de'pugnali» — *Dei reggimento di Firenze*, livre I, *Opere inedite*, t. II, Florence, 1858, p. 68.

⁷⁵ «...la sicurtà di se e delle cose sue, e il poterne disponere a suo modo» — comme ci-dessus, p. 116. Son projet de réformes fiscales (celui de progression aussi) se lie, d'après Renaudet, avec la position de Guichardin en tant que propriétaire foncier. *Humanisme et Renaissance*, Genève, 1958, p. 240.

⁷⁶ A. Otetea, *op. cit.*, p. 63 et aussi P. Treves, *Il realismo politico di Francesco Guicciardini*, Florence, 1931. Très intéressante est la confrontation de cette relation avec la description précise de l'Espagne de ce temps par I. H. Mariéjol: *L'Espagne sous Ferdinand et Isabelle: le gouvernement, les institutions et les moeurs*, Paris, 1892.

Selon la conception de Guichardin, la politique est exclusivement un jeu extrêmement compliqué (*gioco di convegni*), aussi bien dans les affaires étrangères qu'intérieures. Elle exige de très hautes qualités. Dans ses oeuvres, il a su recréer, bien de fois, non seulement le tableau complexe des manoeuvres diplomatiques, mais en déduire aussi des conclusions générales concernant la manière de conduire ce «jeu»⁷⁷.

En partant de ce principe, il rejetait d'avance la possibilité de cultiver une politique quelconque avec la participation de larges groupes de citoyens, en affirmant que «la politique n'est pas une question pour le peuple» (*non è materia per il popolo*). De même, il ne trouvait pas convenable d'admettre un grand cercle de personnes à prendre part aux luttes pour le pouvoir car, d'après son avis, il ne faut chercher ses alliés que parmi les gens éminents, jouant un rôle important: c'est seulement la qualité et non la quantité des participants dans «le jeu politique» qui décide du succès⁷⁸. À la lumière des énoncés de ce genre la critique sévère adressée aux gouvernements populaires dans les oeuvres de Guichardin est facile à comprendre. La notion du «peuple», du reste assez vague, était pour lui le synonyme d'instabilité et de folie⁷⁹. C'est seulement l'élite qui est capable de donner le cours aux questions importantes⁸⁰.

Pour la plupart, Guichardin imputait au peuple son inconstance et l'instabilité de ses opinions, comme résultat de son attitude livrée aux impulsions, ce qui fait qu'il se laisse mener par des gens ambitieux et avides de pouvoir. Ne pouvant jamais saisir toute la complexité des affaires et se laissant guider par les impulsions le peuple est inconstant et aspire toujours à la nouveauté⁸¹ — voilà la thèse principale de cet écrivain qui soumet à la critique les considérations de Machiavel à ce sujet⁸². Comme nous savons, Machiavel constatait la même chose, mais il chargeait les gouvernants de la responsabilité du désarroi qui surgit dans l'État.

Bien que Guichardin déniât toute capacité au peuple, il était, toutefois, un trop bon observateur pour ne pas remarquer que ce peuple con-

⁷⁷ Par exemple *Ricordi...* comme ci-dessus, p. 84 (II).

⁷⁸ «Ma perche in fatto noi siamo pochi... è necessario cercare compagni, e de'più qualificati... non ci è da pascere tanti, quanto di personi che importino». *Discorso ... circa alla riforma di Firenze*, comme ci-dessus, p. 27 et dans beaucoup d'autres oeuvres.

⁷⁹ Presque chacune de ses oeuvres contient une critique directe des gouvernements populaires ou une critique indirecte par l'éloge d'autres formes de gouvernement. Voir ses énoncés à ce sujet dans *Ricordi*, comme ci-dessus, p. 135 (CXL) et p. 203 (CCCXLV). Guichardin identifiait le règne du peuple au règne d'une multitude (*governo di molti*). Dans son ouvrage *Del reggimento di Firenze*, il constate qu'un tel régime «manca assai nelle cose importanti di segreto, di prestezza, e quello che è peggio, di risoluzione» — *Opere*, t. II, p. 87.

⁸⁰ *Ricordi*, comme ci-dessus, p. 120 (XCVII).

⁸¹ «... instabile è desideroso sempre di cose nuove» — *Considerazioni sul Discorsi del Machiavelli, Opere inedite*, Florence 1857, t. I, p. 9.

⁸² Comme ci-dessus, p. 43.

tinuellement variable s'oriente à merveille dans les intentions réelles des gouvernants: il se rend parfaitement compte que ces derniers mènent des guerres uniquement pour satisfaire leurs propres intérêts. De là naîtra l'avertissement adressé par Guichardin aux gouvernants qu'ils doivent surveiller attentivement ces sujets qui se décident à tout (*disperati*) pendant que ceux d'entre eux qui sont seulement mécontents ne sont pas encore trop dangereux⁸³.

Ce réaliste sensé désirait, par-dessus tout, trois choses: un bon gouvernement à Florence, l'Italie affranchie des barbares et le monde libéré de la tyrannie des autorités ecclésiastiques. Cependant, il se rendait compte qu'il ne vivrait pas assez longtemps pour voir son idéal réalisé⁸⁴. La vision d'une République bien organisée passe et repasse par toutes ses considérations au sujet de l'État et de ses fonctions⁸⁵ ayant même quelquefois — ce que souligne Caprariis — des traits distinctifs d'une utopie. Cela prouve non seulement le rôle catalytique des éléments utopiques dans le développement de la pensée sociale, mais aussi que Guichardin, en projetant son idéal dans l'avenir, fait abstraction du présent et donne à son idéal la forme d'un passé perfectionné. Comme nous savons, il voulait confier le gouvernement aux mains de la ploutocratie, c'est-à-dire à la même couche sociale qui avait jadis amené la ville à une si grande prospérité.

Ce n'est pas la seule manifestation des contradictions insurmontables de ses conceptions. Il y en a d'autres. Il remarquait, par exemple, l'infériorité du démembrement parcellaire de la péninsule par rapport aux autres États réunis et, pour cela-même, plus puissants. Écrivant son *Histoire d'Italie*, il traite, pour la première fois, l'Italie comme une totalité. Toutefois, simultanément, il ne pouvait se conformer à l'idée, que, dans cet État réuni, Florence descendrait au rôle d'une des nombreuses villes de l'Italie. Bien qu'il fût un haut fonctionnaire de la Papauté, dans ses notes «privées» destinées aux générations futures et gardées dans le tiroir, il reconnaissait qu'il désirait toujours la chute de l'État ecclésiastique et c'est pourquoi il regardait avec bienveillance l'accroissement du mouvement luthérien⁸⁶; on voit ici les mêmes considérations que

⁸³ *Ricordi*, comme ci-dessus, p. 1 (CXXXI).

⁸⁴ «Tre cose desidero vedere innanzi alla mia morte; ma dubito, ancora che io vivessi molto, non ne vedere alcuna: uno vivere in republica bene ordinata nella città, Italia liberata da tutti i Barbari, e liberato il mondo della tirannide di questi scelarati preti» — *Ricordi*, comme ci-dessus, pp. 10-27 (CCXXXVI).

⁸⁵ Dans son traité *Del reggimento di Firenze libri due*, il écrit dans son Introduction à propos d'un «buone e laudabile governo et d'un governo onesto bene ordinato» — *Opere inedite*, Florence, 1857, t. II, p. 4. Dans ses *Discorsi* — intorno alle mutazioni e riforme de governo fiorentino, il mentionne la «buona republica», comme ci-dessus, p. 262. Autre part, il écrit souvent: «republica bene ordinata» ou «governo bene ordinato».

⁸⁶ «Io ho sempre considerato naturalmente la ruina dello Stato Ecclesiastico... amerei più Martino Lutero che me medesimo, perchè spererei che la sua setta potessi ruinare o almeno tampare le ale a questa scelerata tirannide de'preti» — *Ricordi*, comme ci-dessus, p. 203 (CCCXLVI).

nous rencontrons chez Machiavel qui rêvait aussi l'anéantissement de l'État de l'Église (par les mains de César Borgia) car, à son avis celui-ci était la source d'interventions étrangères et la cause du morcellement politique de l'Italie.

Guichardin ne pouvait pas souffrir les ecclésiastiques; il écrivait que chaque religion a ses miracles; il raillait toute religion. Mais, en même temps, il considérait que la lutte contre la religion est une entreprise tout à fait manquée et condamnée d'avance à l'échec⁸⁷.

Ce qui surprend dans la lecture des *Ricordi*, c'est la haine masquée de Guichardin, des prêtres comme d'un groupe tout-puissant qui agglomérerait entre ses mains tous les centres de décision en éliminant les malpensants. Ce représentant de l'*Intelligentsia*, croissante en force, sert encore l'Église parce que cela lui assure une carrière. Il se révolte toutefois, contre cette survivance des temps, où la voie à la carrière devait passer par le sacerdoce et une obéissance à la hiérarchie.

Guichardin se rapportait à une observation circonspecte du lecteur (*se voi oservete bene, vedete... etc.*) pour attirer son attention sur la variabilité de l'entourage, c'est-à-dire de la culture, de l'architecture, de la langue, des vêtements⁸⁸. Il avertissait, toutefois, ceux qui voudraient lier, à cette variabilité, leurs espérances d'un meilleur avenir que, dans le domaine de la politique, les transformations s'effectuent extrêmement lentement; en plus, le succès d'une affaire ne dépend pas du fait qu'elle soit juste ou non, mais d'un concours de beaucoup de circonstances entre lesquelles le rôle prépondérant incombe souvent à la force ou à un simple hasard⁸⁹.

On pourrait se servir facilement de quelques notions qui feraient entrer de force cette riche personnalité dans les cadres d'une formule raide et simplifiante (relativisme, scepticisme, etc.). Il semble toutefois plus juste de constater que les convictions de Guichardin, ainsi que sa manière de concevoir les problèmes permettent de le considérer comme homme presque entièrement moderne, pour lequel le monde n'est plus simple et facile à comprendre, mais devient un phénomène compliqué, difficile à éclaircir et — en plus — un champ d'activité humaine plein de risques imprévus. C'est une grande erreur — écrit-il — de parler de ce qui a eu lieu dans le monde, s'exprimant d'une manière absolument sûre et ne prenant pas en vue les nombreuses différenciations... car tout

⁸⁷ «Non combatate mai con la religione, nè con le cose che pare che dependono da Dio; perchè questo obietto ha troppo forza nella mente delli sciocchi» — comme ci-dessus, p. 173 (CCCLII). Il commence ses *Ricordi* par une telle définition de la foi: «Fede non e altro che credere con opinione ferma, e quasi certezza, le cose che non sono ragionevoli; o se sono ragionevoli, crederle con più risoluzione che non persuadono le ragion» — comme ci-dessus, p. 83 (I).

⁸⁸ Comme ci-dessus, p. 111/112 (LXIX et LXXII).

⁸⁹ «Erra chi crede che la vittoria delle imprese consista nello essere giuste o ingiuste, perchè tutto di si rede il contrario, che non la ragione ma la prudenza, le forze et la buona fortuna danno vinte le imprese» — comme ci-dessus, p. 138 (CXLVII) et p. 113 (LXXI).

diffère et connaît l'existence de cas exceptionnels qui sont le résultat du concours des circonstances⁹⁰.

Grâce à son credo ici présenté et exposé dans les énoncés de l'écrivain, le lecteur d'aujourd'hui peut admirer non seulement l'intellect de Guichardin, mais tout l'enchevêtrement compliqué de divers événements qui se trouvèrent dans le champ de vue de cet auteur. La manière de pénétrer avec acharnement *l'Histoire de l'Italie*⁹¹ permet de saisir, à chaque pas, le polymorphisme de la matière présentée.

Dans cette oeuvre, Guichardin juxtapose toujours son propre point de vue, à propos de presque chaque question, aux opinions d'autres historiens au même sujet. Ce sont le plus souvent Jove, Pontano, Corio, Bembo et Guistiniani. Il atteint l'exposition du problème examiné sous tous ses aspects, en se référant ou rapportant les énonciations de chefs de partis représentant différents points de vue. En continuant l'ancienne manière historiographique, Guichardin, de même que Machiavel, ne perdait pas de vue sa propre opinion sur la question donnée. Il citait ces énoncés d'après des matériaux originaux, tirés par lui des archives, ce qui fait que ses écrits ont, en partie, la valeur d'une source. Quoique son style fût dépouillé de toute rhétorique, il gardait le style des orateurs dans les fragments des énoncés cités.

Voilà comment se déroule sa manière de narration historique lorsqu'il cite l'allocution de Soderini sur la réforme du régime de Florence. Il ajoute tout de suite qu'après Soderini prit la parole Vespucci qui représentait un tout autre point de vue sur la même question. Il agit de même, en écrivant à propos d'autres villes. Par exemple, en décrivant la discussion au sujet de la politique étrangère de Venise, il donne d'abord le contenu de l'énonciation de Foscarini, qui était le partisan de l'alliance avec l'empereur d'Allemagne, puis il relationne ce qu'avait dit Gritti, l'adversaire de cette alliance⁹². Il fait de même dans ses autres écrits, par exemple, dans *Dialogo del reggimento di Firenze*: les personnes qu'il introduit représentent différents points de vue, ce qui permet à l'auteur de faire voir le problème de tous les côtés. L'intention de Guichardin était de démontrer de quelle manière les oeuvres historiques devaient être la source d'expérience humaine.

C'est à l'expérience justement qu'il attribuait le rôle principal. Plus est l'esprit humain cultivé — écrit-il dans ses *Ricordi* — plus il se base sur la connaissance acquise grâce à l'expérience. Nous savons déjà comment il se rapporte, dans ses oeuvres, aux expériences puisées dans l'observation de la réalité et que c'était le thème essentiel de ses considéra-

⁹⁰ «E grande errore parlare delle cose del mondo indistintamente e assolutamente... perchè quasi tutte hanno distinzione ed eccezione per la varietà delle circostanze ...» — come ci-dessus, p. 89 (VI).

⁹¹ «*Della Istoria d'Italia di M. Francesco Guicciardini libri XX*», Venise 1736, t. I, p. 93 et s., ainsi que 101 et s.

⁹² De même, I, p. 477 et s., ainsi que II, p. 1020 et s.

tions. De même dans ses *Ricordi* — qu'on peut envisager comme la somme de ses opinions — il se rapportait souvent à une expérience ou à une observation, se servant d'un tour de phrase, comme suit: «j'ai observé que...» ou «l'expérience indique que...», etc.⁹³.

Les acquis de sa propre expérience sont donc pour Guichardin la base de la connaissance et désignent la voie pratique de l'activité humaine. Il se rend compte que la théorie et la pratique (c'est-à-dire la connaissance d'un côté et l'activité de l'autre) constituent deux sphères distinctes et ce n'est pas toujours qu'on sache les unir⁹⁴; tandis que la capacité de la mise à profit de la connaissance du passé d'une manière rationnelle, est pour lui la condition décisive d'une activité efficace. Il était d'avis que l'histoire du monde consiste en un cycle répété des mêmes phénomènes qui apparaissent dans des temps divers, sous différents noms et sous différentes formes. La difficulté consiste donc à gagner la capacité d'un discernement essentiel, d'un «déchiffrement» des événements qui se déroulent devant nos yeux à l'aide d'une observation circonspecte et d'une analyse scrupuleuse. La connaissance du passé permet ainsi d'éclaircir les ténèbres de l'avenir⁹⁵ et l'homme peut devenir maître du présent. Plus encore: s'il saura lier la connaissance acquise grâce à l'expérience avec l'activité quotidienne, il saura aussi montrer le chemin aux générations futures.

C'est principalement à son train de vie de diplomate, de juriste et d'homme d'État que Guichardin devait sa riche expérience. Pour se consacrer à cette activité, il rénonça dans sa jeunesse à la carrière scientifique à l'université et écrivait dans ses moments libres ou après avoir fini sa carrière politique. C'est à cette période de sa vie que nous devons ses oeuvres les plus éminentes. La majorité d'historiens agissait de même quoiqu'ils n'eussent pas été forcés, comme Guichardin, à renoncer à l'activité politique, Villani était conseiller d'une corporation (*arte della lana*) et dirigeant de la Monnaie, Bruni — diplomate et chancelier de la République de Florence, Capponi — gonfalonnier de Florence, Vettori — diplomate (entre autres postes, ambassadeur de Florence à Rome), Machiavel — secrétaire du Conseil des Dix à Florence.

⁹³ «Ho osservato io» p. 201 (CCCXL); «se osservete bene, troverete che ...», p. 200 (CCCXXXVIII); «se voi osservete bene, vedrete che...», p. 111 (CXIX); «vedersi per esperienza» p. 86 (III), et p. 105 (LII), ainsi que p. 150 (CLXXIX) et p. 186 (CCXCI); «la esperienza nostra», p. 88 (V), ainsi que p. 110 (LXVI) et p. 115 (LXXXI); «si vede per esperienza», p. 91 (XVII) et p. 105 (LII). Cette liste n'est pas complète, mais il semble superflu de présenter plus d'exemples.

⁹⁴ «Quanto è diversa la pratica della teorica! quanti sono che intendono le cose, bene, che o non si ricordano o non sano metterle in atto!» — *Ricordi*, comme ci-dessus, p. 100 (XXXV).

⁹⁵ «Le cose passate fanno lume alla future, perchè il mondo fu sempre di una medesima sorte; e tutto quello che è e sarà, è stato in altro tempo, e le cose medesime ritornano, ma sotto diversi nomi e colori; pero ognuno non le ricognoscere, ma solo chi è savio, e la osserva e cinsidera diligentemente» — comme ci-dessus, p. 200 (CCCXXXVI).

Le trait caractéristique des oeuvres de la majeure partie des historiens de la Renaissance, et surtout des historiens italiens, était leur conception du rôle de l'écrivain: ils ne traitaient pas l'art d'écrire comme métier et but comme tel, mais comme un de leurs devoirs quotidiens, comme un genre d'engagement dans l'enchevêtrement des événements qui les absorbaient.

Malgré des analogies assez prononcées, Guichardin constitue un cas particulier dans ce cercle: il était le dernier représentant de quelques générations d'historiens et, dans ses oeuvres, tinte distinctement la note de la résignation et du découragement⁹⁶. Encore Machiavel plaçait la vaillance (*virtù*) à la tête de toutes les vertus humaines, mais déjà Guichardin — comme expression des transformations que subissaient les esprits éclairés — remplaça cette vertu par une autre: la «prévoyance» ou plutôt la «prudence». Il la considérait comme l'indicateur infaillible de comportement, ce qui ne nous étonne pas à la lumière de ses opinions sur le caractère de l'histoire et des problèmes humains⁹⁷. Il est vrai que cette prévoyance ne l'a pas préservé de sa défaite politique, mais elle n'a pas nuï non plus à l'indépendance de sa manière de penser.

Lorsque, bientôt après, le régime princier s'est senti renforcé et l'«Accademia Fiorentina» fut fondée (1541) et, ensuite, d'autres académies du même genre, dans toute l'Italie — les successeurs de Guichardin ne surent pas concilier l'indépendance de la pensée avec cette prévoyance tellement indiquée qui leur dictait la nécessité de se soumettre à la politique de la cour.

La génération de ces historiens-académiciens fut inauguré par Benedetto Varchi. Il se rendait compte qu'il lui était venu de vivre dans un siècle «corrompu» (*secolo corrotto*). Il savait aussi que le cours des événements dépend du heurt des intérêts égoïstes et contradictoires, mais il n'a su apporter de nouvelles valeurs à l'analyse historique des événements inscrits. Son successeur, G. B. Adriani était, tout simplement, un des nombreux historiens de la cour.

L'historien des générations précédentes, engagé dans les conflits économiques, sociaux et politiques de son milieu, était persuadé du bien-fondé de ses opinions jusqu'au moment du triomphe des arguments de son adversaire. Maintenant, lorsqu'à la place de l'analyse des conflits sociaux apparaissent les questions des intrigues de la cour, l'historien est, pour la plupart, placé hors de la sphère de la vie sociale. C'est la pression plus ou moins brutale de la cour qui occupe la place de la

⁹⁶ C'est Fueter qui écrit à ce sujet, *op. cit.*, p. 57, ainsi que Gmelin, *op. cit.*, p. 47; dernièrement c'est Albertini qui analyse largement le déclin de l'historiographie italienne de la seconde moitié du XVII^e siècle dans ses deux livres cités ici. G. Saitta donne le nom d'épigones aux successeurs de Machiavel et de Guichardin (*Il pensiero italiano nell'Umanesimo e nel Rinascimento*, Bologna, 1949-1951, t. III, p. 433).

⁹⁷ Le rapport entre *prudenza* et *virtù* exige une analyse plus précise.

demande sociale. L'historien qui traite son art d'écrivain comme métier se subordonne à la ligne générale des exigences de la cour dont il est le simple «fonctionnaire», ou bien il peut quitter son métier. Ce dernier cas était plutôt rare, d'autant plus que «la prudence» qui passait alors pour une vertu des plus importantes — accoutumait aux compromis de plus en plus embarrassant. De cette manière le caractère des écrits historiques changea entièrement.

Les historiens ne cherchaient plus la genèse des faits et ils ne s'efforçaient pas de préparer les lecteurs à la vie sociale et politique. Ils voyaient leur devoir essentiel dans l'élaboration de l'histoire de la «famille régnante». Ils se limitaient à un travail, utile sans aucun doute, mais n'épuisant pas la tâche de l'historien: le rassemblement, l'interprétation et l'édition des textes. Il est difficile aujourd'hui de constater dans quelle mesure cette fuite dans la voie de l'érudition pure n'était pas un prétexte conscient à se soustraire à la nécessité d'écrire des panegyriques.

Dès que, dans les années soixante, toute politique était devenue le monopole de la cour qui attendait de la part des historiographes uniquement une acceptation de ses décisions, le sujet de la littérature était, le plus souvent «le bon prince» (*buon principe*). Il s'agissait d'abord de le juxtaposer le plus adroitement au tyran; cela consistait seulement dans un remuement de vieux arguments. Ensuite, après le concile de Trente, il s'agissait de le présenter comme fils modèle de l'Église ayant souci de ses sujets coreligionnaires. Ainsi se renouvela l'ancienne crise⁹⁸, mais cette fois à une échelle beaucoup plus grande et sans perspectives d'être surmontée bientôt. Elle était la preuve d'un parallélisme dans le développement de la littérature et de la situation politique des cités italiennes. Vespasien da Bisticci écrivait à ce sujet que lorsque manquèrent les vertus, tombèrent les cités (*Quando mancono le virtù, mancono le città*); à son avis, les villes ne pouvaient résister et les gens éclairés, n'ayant pas de conditions propices, négligeaient leur connaissance.

Ce n'est donc pas à la génération de ces «historiens de cour», mais à leurs prédécesseurs que les sciences sociales contemporaines doivent le plus. C'est grâce aux oeuvres de ces prédécesseurs que nous pouvons nous rendre compte des transformations essentielles qui s'accomplirent alors dans les idées des historiens: l'histoire de l'humanité cessa d'être pour eux le domaine du règne des forces surnaturelles et le monde commença à dépendre des fruits de l'activité humaine rationalisée⁹⁹. Leur intérêt était porté avant tout aux problèmes pratiques: questions poli-

⁹⁸ H. Baron, *The Origin ...*, cité d'après 1^e éd., p. 622.

⁹⁹ «Die Historiographie der Renaissance fördert den Prozess der Säkularisierung der theologischen Geschichtsanschauung nur indirekt, indem sie eine profane Geschichtsbetrachtung durchführt in der Nachfolge der antiken Historiographie der Mensch und nicht Gott ist es, der die Geschichte in Gang bringt». R. Bultmann, *Geschichte und Eschatologie*, Tübingue, 1958, p. 72.

tiques, celles du régime, questions sociales, économiques, morales, culturelles. Ces problèmes deviennent, pour eux, beaucoup plus attrayants que les considérations sur l'intervention divine dans les affaires humaines.

Ce sont les prémices de la nouvelle historiographie qui va être différenciée de plus en plus en diverses sections: histoire des idées, histoire des faits et histoire des institutions. Cette valorisation nouvelle aboutira à un déplacement du centre de gravité des recherches du passé aux temps moins lointains et même les plus récents. L'histoire devint de plus en plus la science du présent. Elle cessera d'être un recueil d'événements amoncelés et se liera avec la vie quotidienne de l'homme et de la société.

Dans les oeuvres des grands historiographes italiens l'histoire humaine cessa d'être un phénomène s'accomplissant au-delà du temps et de l'espace, et l'homme cessa d'être une notion abstraite; il devint un être vivant, ancré dans la vie quotidienne et se transformant avec elle. D'autre part, dans leurs oeuvres on trouve aujourd'hui une réflexion remarquable: tous les deux, ils savaient bien que le progrès de l'histoire ne consiste pas seulement dans la perfection de l'érudition historique, mais qu'il faut chercher surtout une idée essentielle du processus historique, c'est-à-dire que l'historien doit éliminer les phénomènes accidentels pour trouver les règles générales. Cette idée devait mener plus tard, au XVII^e et surtout au XVIII^e siècle, vers la conception moderne de l'histoire qui consiste dans la recherche des lois qui dirigent les sociétés.

Les oeuvres de Machiavel et Guichardin peuvent aussi servir d'exemple d'un conflit entre l'ancienne conception théologique d'un monde uniforme, conçu, en quelque sorte, comme phénomène constant et la nouvelle vision de son historicité. Celle-ci commence à pénétrer l'esprit humain et fait concevoir tout ce qui l'entoure en des catégories toutes autres, dont chacune attaque ce «constant» d'un autre côté.

Dante fut le partisan d'un empire universel, idéal anachronique encore de son vivant. Ses compatriotes, Machiavel et Guichardin, plus sages grâce à l'expérience de deux siècles d'histoire, rêvent d'une patrie «libérée des barbares», d'un État national, comme beaucoup d'autres États européens.

Dans les autres parties de l'Europe, la structure de tels États est déjà un fait accompli. Apparaît donc le problème de leur organisation rationnelle. Voilà la genèse de la riche littérature politique de la seconde moitié du XVI^e siècle qui s'épanouit au Nord des Alpes, en se développant en deux voies de conceptions essentielles: celle du droit public et la souveraineté de l'État. Après l'effondrement de l'historiographie italienne, c'est cette littérature justement qui devint la source d'informations sur la vie et le domaine, au centre duquel s'effectue le développement ultérieur de la pensée sociale moderne.